

Géographie illustrée du jeune âge

CANADA



Type d'Indien Esquimaux montrant un étrange ornement buccal, cher à ces aborigènes.

64ème et 65ème jours. — En mer! Vivre sur l'eau, ce n'est pas nouveau. Depuis les montagnes Rocheuses, un immense système de rivières et de lacs, dont il fallut d'abord remonter puis descendre les courants, a permis à nos canots de franchir presque sans interruption l'énorme distance de 2,500 milles! Mais, à présent, plus de terre...

Le navire balance ses grands mâts chargés de voiles grises, puis il plonge et soulève sa coque en la heurtant aux vagues écumantes. Nous sommes tous remplis des impressions que nous a causé la traversée du Canada septentrional. Plus de deux millions de milles carrés d'une terre qui nourrit quatre-vingt mille êtres humains, la plupart des aborigènes. Grands territoires dont la première moitié se couvre chaque printemps d'herbes nourissantes, et ne demande que d'être ouverte par la charrue du colon pour produire abondamment; et dont l'autre, la région des neiges et des froids brûlants, fait cependant croître d'épaisses forêts peuplées d'animaux et d'oiseaux précieux!

La mer d'Hudson mesure 850 milles de longueur et 600 de largeur. Elle est peu profonde et contient beaucoup d'îles. Son eau est plutôt saumâtre que salée; cela est dû aux nombreuses rivières qui y déversent leurs eaux. Les plus importantes sont la Churchill, appelée "père des eaux" par les indigènes; son cours, à travers les forêts et plusieurs lacs, est de 700 milles.

Le fleuve Nelson, découvert en 1612, par le capitaine Thomas Breton. Il reçoit le trop plein des lacs Winnipeg et Manitoba. La Saskatchewan, avec ses deux branches qui pénètrent jusqu'au pied des Rocheuses, peut être regardée comme son cours supérieur. Ainsi considérée, le Nelson aurait une longueur totale de 1,900 milles. Il est navigable pour les bateaux à vapeur jusqu'à une distance de 127 milles de son embouchure.

Plus au sud, il y a les rivières Shomatawa, Severn, Weenisk, Attahwapiskat, Albany, qui limite le nord de la province d'Ontario, et l'Abittibi — eau sale.

Celles de l'autre versant sont la Notaway, la Rupert, la Principale de l'Est, borne septentrionale de la province de Québec, enfin la Grande Rivière et celle des Baleines.

Il n'est pas de pays si bien pourvu d'eau que le Canada.

66ème et 67ème jours. — Le navire tient encore la direction nord-est. Le temps est triste. Continuons sur la carte les observations sur des terres que nous aurions voulu visiter.

Au sud de la mer d'Hudson, il y a la baie James. Elle tire son nom d'un capitaine anglais, James, qui y fut retenu avec son vaisseau dans l'hiver de 1632. Cette nappe d'eau a une superficie d'environ 75,000 milles. Elle est navigable pour les vaisseaux du plus gros tonnage, à l'exception d'une vingtaine de milles de largeur, le long des côtes, où l'eau offre si peu de profondeur, même à la marée haute, qu'un canot d'écorce, dit le Père Oblat Paradis, n'y peut voguer qu'avec beaucoup de précautions. Il n'est pas rare même qu'à perte de vue des rivages, on atteigne le fond de l'eau avec le bout de l'aviron.

La partie nord-ouest de la province de Québec finit à la baie James. Cette région du littoral est fertile et riche. Quand les compactes forêts de sapin et d'épinette auront disparu, le climat excessif, de nos jours, se fera plus élément alors.

L'or, l'argent, le cuivre, le fer et le charbon se trouvent sur la côte et dans les territoires environnants.

A 200 milles au sud de la baie James, nous remarquons que le versant des cours d'eau prend deux directions opposées. C'est

la "hauteur des terres", mesurant 917 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et situé juste à mi-chemin entre le fort Moose et Montréal. De là, les rivières se précipitent, les unes vers la baie James, en charriant beaucoup de boue, les autres vers l'Outaouais et le Saint-Laurent, en s'avancant par cent chutes, rapides et cascades mugissantes.

Avons dépassé des terres; à gauche, les îles Coats et Southampton, à droite, l'île Mansfield et la terre ferme. Sommes dans le détroit d'Hudson, appelé du nom de son découvreur, Henry Hudson. Le marin anglais s'aventura en 1610 jusqu'au fond de la baie. En 1677, les Anglais y construisirent le fort Rupert. Ce fut le premier grand établissement de la grande compagnie de la Baie d'Hudson. D'autres places fortes furent bientôt érigées par les mêmes. En 1685, d'Iberville prit d'assaut les forts Mousonis et Rupert, et prisonnier le gouverneur anglais. Le chevalier de Troyes y prit ensuite le fort Sainte-Anne avec 43 canons et 50,000 écus de pelletteries. Il ne restait plus aux Anglais que Bourbon, devenu le fort Nelson. Deux ans plus tard, d'Iberville y captura trois vaisseaux anglais. Après avoir guerroyé là durant une douzaine d'années, d'Iberville regut, en 1697, le commandement d'une escadre, avec mission de mettre toute la baie d'Hudson au pouvoir de la France. Séparé de ses autres vaisseaux, d'Iberville, à bord du "Pelican", gagna une éclatante victoire sur trois navires anglais. Il en coula un et en captura un autre, pendant que le troisième s'échappait. Ce territoire fut ainsi acquis pour la France, qui dut cependant le remettre plus tard à l'Angleterre.

68ème jour. — Il fait froid. La mer est grosse. Cap Chidley au sud-est. Le détroit d'Hudson est derrière nous. Au côté opposé, les basses terres des îles Résolution et Baffin. Au nord de l'Amérique des terres immenses remplissent la moitié de l'océan. La plupart d'entre elles portent le nom de leur découvreur. Malgré la longueur et le froid excessif de leurs hivers, des pins rouges, des mousses et des lichens les recouvrent en pluies d'endroits.

Les mers glaciales foisonnent de vie animale, et la pêche est une industrie d'avenir pour les peuplades du nord. Les ours blancs, les rennes sauvages, les renards, les rongeurs passent du continent dans les îles, et ils y sont l'objet d'une chasse aussi acharnée que fructueuse. Les chasseurs qu'on y rencontre sont les Esquimaux et quelques Européens, hommes que ne rebute aucun danger et que n'effraye aucun péril.

69ème et 70ème jours. — Est-ce qu'à l'avenir nous n'écrirons plus que de deux jours en deux jours nos impressions de route? Dans tous les cas, c'est la mer qui nous force à prendre cette habitude.

D'abord, notre vaisseau a jeté l'ancre à Burnwell, si tué à l'extrémité nord-ouest de la baie d'Ungava. C'est un havre vaste et bien abrité contre les vents de l'est, du nord et du sud par de petites montagnes fort tristes. Plusieurs Esquimaux, montés sur leur embarcation favorite, le "kayack", sont venus nous visiter. Ils sont gras et presque toujours de bonne humeur. On les croirait heureux. Mais quel triste vie ils traînent dans ces déserts de roches! Ils vivent neuf mois de l'année dans des trous de neige, sans feu, car leurs "iglos" — cabanes de glaces — ne sont chauffées et éclairées que par un petit cordon de mousse imprégné d'huile de morse.

La chasse et la pêche sont encore abondantes, mais avec le nombre de chasseurs qui exploitent ce territoire, avec les engins de destruction perfectionnés, le temps de l'extinction complète du gibier arrivera bientôt. Et que deviendront alors ces pauvres familles de chasseurs?

Un enfant de notre âge nous disait avec tristesse: "Les blancs viennent ici, ils tuent nos chevreuils et nos loups marins, ils nous enlèvent nos fourrures, puis ils s'en vont. Quand il n'y aura plus de chevreuils, de renards, de loups marins, comment ferons-nous pour vivre?"

Cet enfant tirait ces paroles des anciens, et elles sont justes.

Ayant repris la mer, nous nous aperçûmes que l'air et l'eau devenaient plus froids. Bientôt d'immenses banquises se montrèrent à l'horizon, sur lesquelles nous ne tardâmes pas à apercevoir des ours polaires.

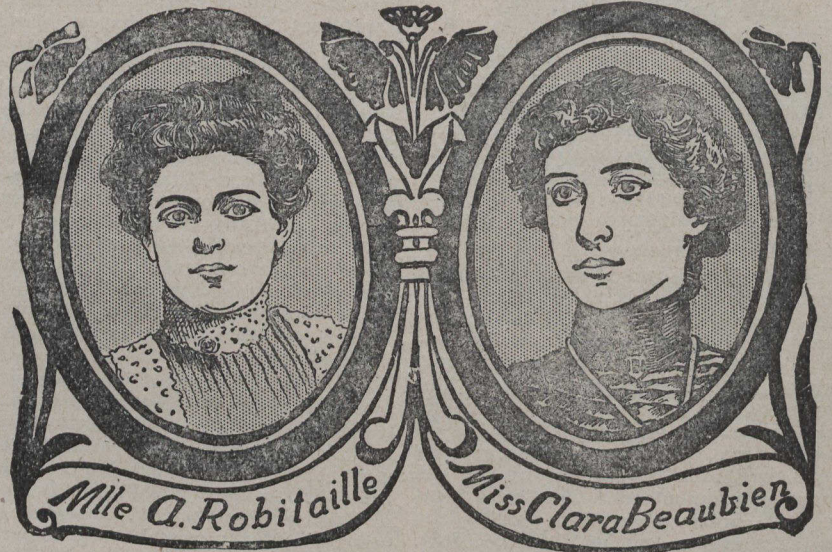
Le soir, la mer était belle; le capitaine nous fit veiller sur le pont, enveloppés dans des fourrures. C'était afin d'admirer le phénomène du "soleil de minuit". A minuit précis, son disque apparut, rougit et rasa les glaces et les mers du pôle, en éveillant ses mornes habitants.

(A suivre)

E. M.

TRAVAILLEUSES

Leur lourde tâche rendue facile—Déclarations intéressantes d'une jeune Dame de Québec, et d'une autre de Beauport, Qué.



Toutes les femmes travaillent; quelques-unes au foyer, quelques-unes à l'église et d'autres dans le tourbillon du monde. Et il en est des milliers qui peinent pour gagner leur pain quotidien, dans les magasins, les ateliers et les usines.

Toutes sont sujettes aux mêmes lois physiques; toutes souffrent également des mêmes maux et la nature de leurs devoirs, dans beaucoup de cas, les conduit rapidement dans les horreurs de toutes sortes d'affections féminines, ulcération, affaiblissement, déplacement des organes, ou peut-être irrégularité ou suppression, des périodes occasionnant des maux de reins, nervosité, irritabilité ou lassitude.

Les femmes qui restent debout sont plus sujettes que d'autres à ces maux.

Elles ont surtout besoin d'un remède reconstituant, tonifiant, qui renforce l'organisme féminin et leur permettra de supporter facilement les fatigues quotidiennes; de bien dormir la nuit et de se lever joyeuse et en bonne santé.

Qu'il est douloureux de voir une femme peinant pour gagner sa subsistance ou accomplir ses devoirs du ménage, quand elle souffre de maux de reins ou de tête; elle est si fatiguée qu'elle peut à peine se tenir debout et chaque mouvement la fait souffrir; tout cela est dû à un dérangement de l'organisme féminin.

Mlle Alma Robitaille, 78 St-François, Québec, Qué., écrit:

Chère Mme Pinkham: — "Le surmenage et de longues heures de bureau, compliqués d'un rhume négligé, occasionnèrent des troubles féminins très graves qui me rendirent finalement incapable de travailler. Je pensai alors à une amie qui avait pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham alors que sa santé était dans la même condition que la mienne, et j'en en-

voyai immédiatement chercher une bouteille. Je la pris plus deux autres avant d'obtenir une amélioration, mais après cela mon rétablissement fut rapide et je fus bientôt en état de retourner au travail. Je crois sincèrement que votre remède pour les femmes malades mérite des louanges et je suis heureuse de le recommander."

Mademoiselle Clara Beaubien, de Beauport, Québec, écrit:

Chère Mme Pinkham: — "Pendant plusieurs années je souffris de pertes, ce qui épuisa ma vitalité, sapa mes forces et me causa de graves maux de tête, pesanteurs et épuisement, jusqu'à ce que la vie fût devenue pour moi un fardeau. J'essayai plusieurs remèdes mais je n'obtins pas de guérison radicale jusqu'à ce que j'eusse pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. En deux mois j'étais beaucoup mieux et plus forte et en quatre mois j'étais rétablie, n'ayant plus d'écoulement désagréable ni douleurs. Aussi ai-je toutes les raisons de recommander le Composé Végétal et je le considère sans égal contre les maladies des femmes."

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est un remède infailible pour tous ces maux. Il renforce les muscles appropriés et rend impossible le déplacement et ses horreurs.

Il fera rapidement disparaître les maux de reins, éblouissement, faiblesse, pesanteurs, désordre de l'estomac, mélancolie, taciturnité, horreur de la société—tous symptômes d'une même cause—et il vous rendra force et santé.

Vous pouvez raconter vos souffrances à une femme et recevoir un conseil utile gratis. Adresse: Mme Pinkham, Lynn, Mass. Mme Pinkham est la bru de Lydia E. Pinkham, ayant été sous la direction de sa belle-mère jusqu'à sa mort, elle donne ses conseils gratuitement aux femmes malades depuis vingt-cinq ans.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham guérit où d'autres échouent.

"BELMONT RETREAT"

QUEBEC,

CANADA



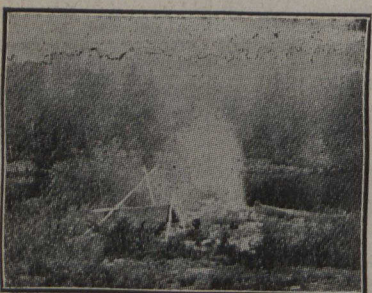
J. M. MACKAY,
M. D. C. M.,

Propriétaire et Surintendant Médical.

Institut privé pour la
guérison de l'ivrognerie

Boite Postale 201

Québec, Qué.



Un campement canadien.